

Collection Mille et un bébés

dirigée par Patrick Ben Soussan

Des bébés en mouvements, des bébés naissant à la pensée, des bébés bien portés, bien-portants, compétents, des bébés malades, des bébés handicapés, des bébés morts, remplacés, des bébés violents, agressés, exilés, des bébés observés, des bébés d'ici ou d'ailleurs, carencés ou éveillés culturellement, des bébés placés, abandonnés, adoptés ou avec d'autres bébés, des bébés et leurs parents, les parents de leurs parents, dans tous ces liens transgénérationnels qui se tissent, des bébés et leur fratrie, des bébés imaginaires aux bébés merveilleux...

Voici les mille et un bébés que nous vous invitons à retrouver dans les ouvrages de cette collection, tout entière consacrée au bébé, dans sa famille et ses différents lieux d'accueil et de soins. Une collection ouverte à toutes les disciplines et à tous les courants de pensée, constituée de petits livres – dans leur pagination, leur taille et leur prix – qui ont de grandes ambitions : celle en tout cas de proposer des textes d'auteurs, reconnus ou à découvrir, écrits dans un langage clair et partageable, qui nous diront, à leur façon, singulière, ce monde magique et déroutant de la petite enfance et leur rencontre, unique, avec les tout-petits.

Mille et un bébés pour une collection qui, nous l'espérons, vous donnera envie de penser, de rêver, de chercher, de comprendre, d'aimer.

Retrouvez tous les titres parus sur

www.editions-eres.com

Le bébé et ses peurs

Déjà parus dans la rubrique « Mieux connaître les bébés »
de la collection « Mille et un bébés »

Le début de la vie d'un grand prématuré

Le bébé et ses peurs

Indispensables séparations

Porter le bébé vers son autonomie

Langage et lieux d'accueil

Bébés d'ici parents d'ailleurs

L'enfant être du devenir

Rituels et mise au monde psychique

Accueillir l'enfant entre 2 et 3 ans

Naître

Paroles de bébés

Que sont les bébés devenus ?

Le bébé d'hier, d'aujourd'hui, de demain et de toujours

Naissance et développement de la vie psychique

Les premiers pas vers l'autre

Le bébé et ses peurs

Patrick Ben Soussan

Yvonne Knibiehler

Michel Lemay

Marcel Sanguet

1001 BB - Mieux connaître les bébés

érès

Conception de la couverture :
Corinne Dreyfuss
Réalisation :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBNPDF : 978-2-7492-1820-5
Première édition © Éditions érès édition 2000
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

Introduction	
<i>Marcel Sanguet</i>	7
Peurs de jadis, peurs de naguère	
<i>Yvonne Knibielher</i>	15
Qui a peur du grand méchant loup ?	
Le petit enfant et ses peurs	
<i>Patrick Ben Soussan</i>	35
Enfant accompagné, parent accompagné	
<i>Michel Lemay</i>	65
Petite bibliographie	89

Marcel Sanguet

Introduction

Cette aube de millénaire voue un culte sans précédent à un bébé devenu extraordinaire : rare, précieux, petite idole à vénérer ; il est hors du commun et nécessite attention et professionnalisme pour développer et optimiser de sidérantes capacités.

De sa conception à son éducation, rien du danger de vivre, du conflit, « des minuits de l'âme » ne devrait en conséquence l'effleurer. Face à ce niveau d'exigences, devenir parent est une performance qui en inquiète plus d'un.

La peur fait consulter l'oracle : bonne fée, pythonisse ou devineresse organisent très tôt (in utero ?) des rituels conjuratoires pour évaluer la richesse du patrimoine, objectiver des facteurs de risque et, selon la qualité culturelle, sociale ou économique de l'environnement, compenser les vulnérabilités,

encourager les compétences en nous préparant pour demain le meilleur des mondes possible.

Les manuels à destination des parents dogmatisent ensuite un idéal éducatif sans heurts ni épreuves, et viennent compléter l'assurance multirisque de posséder enfin un bébé en majesté.

Mais le bébé réel n'est toujours pas celui des fantasmes, de l'imaginaire, du mythe ou de la théorie ; il lui arrive encore d'être malade ou même porteur de handicap. Certains refusent le rôle de « nourrissons savants » menaçant alors leurs parents de déprime. Claustrophobiques de l'écart-type, ceux-là ne deviennent pas propres en temps voulu, pleurent parfois la nuit ou s'agitent de trop. Allergiques aux bonnes pensées, ils continuent de détester leur petit frère, s'opposent à l'ingestion raisonnée des légumes et jouent toujours les tragédies grecques avec leurs parents malgré l'effort louable de ces derniers pour « parler vrai ».

Quelles nouvelles peurs se profilent dans cet écart entre des représentations imaginaires et les accrocS inévitables de la réalité ? Et si, très loin de l'idéal aseptisé du tout sécuritaire, l'éducation était « art plutôt que science » ? Et si l'on pouvait aussi « réussir en échouant » malgré toutes les difficultés et les ratés du chemin, tout aussi nécessaires que leurs contraires ?

Parce que l'humain possède un psychisme, c'est-à-dire une conscience et un inconscient, la peur se légitime et nécessite, à la différence de l'angoisse, un objet pour lui donner forme, pour « l'informer » en délimitant et en désignant l'espace et le temps du danger.

Ainsi la naissance et ses mystères sont un attracteur formidable d'angoisses de toute nature qu'il s'agit de maîtriser en les représentant pour pouvoir nommer la peur et éviter de rencontrer son incarnation.

La question est donc non pas tant de savoir s'il faut ou non avoir peur ou de quoi, voire de proposer ici une rééducation cognitive du style « pour en finir avec les peurs », mais bien plutôt de s'interroger sur la nature de nos peurs contemporaines en matière de petite enfance.

Convenons, avec J. Delumeau, de la continuité entre la multiplication actuelle des assurances d'avoir un bébé merveilleux et les très anciennes dévotions aux saints. De fait, nous participons tous, à titre de professionnels de la petite enfance, à cette prévention mystico-scientifique.

Je propose de définir, en tant que bébé merveilleux, les représentations actuelles de l'enfant : bébés que l'on dit fantasmés ou imaginaires, mythiques, mais avant tout narcissiques, bébés solaires de nos espoirs, bébés obscurs de nos craintes.

Fort heureusement, le bébé réel, bien en chair et en cris, supporte difficilement la mesure avec ce merveilleux bébé que l'on se promet, réparateur et idéalisé.

L'assujettissement normatif

« Est pénalisable, le domaine indéfini du non-conforme. »

M. Foucault, *Surveiller et punir*

On a beaucoup glosé sur la formule : « Un enfant si je veux, quand je veux, comme je veux » ; mais ce vouloir est désespérément soumis à une image commune du merveilleux : c'est un vouloir qui idéalise des attentes et s'illusionne d'un enfant théorique labellisé aux normes actuelles du zéro défaut.

Le négatif ne peut alors se penser et fait retour sous forme de craintes à l'adresse de l'enfant. À charge pour celui-ci de rassurer ses parents en se montrant conforme à l'image iconique que nous attendons : sagement normal.

Le problème est que la subjectivité naît de l'écart entre le désir des parents et la réalité de l'enfant : celui-ci doit se confronter à sa filiation imaginaire et s'en différencier. Un peu pour prendre place dans le contrat familial, pas trop pour conserver le lien nécessaire.

Comment aujourd'hui faire accepter l'idée qu'un enfant qui s'oppose et refuse en vrac le repas familial (pour se délecter à la crèche), l'épreuve de l'habillage du matin (alors que l'assistante maternelle y parvient sans problème) ou d'aller dormir (à la maison uniquement) grandit et se construit une personnalité, quand la demande qui nous est adressée tend à faire de nous des rééducateurs en psychologie sous prétexte d'éventuelles conduites déviantes futures.

Mon propos est ici non pas de proclamer la fin de la psychopathologie du nourrisson et du jeune enfant, mais de mon-

trer que certaines peurs s'enracinent dans la crainte que l'enfant ne soit pas conforme à ce que le discours ambiant décrit. Sur ce sujet, la mise sous traitement amphétaminique des jeunes enfants américains sous couvert de troubles de l'attention ou d'hyperactivité doit nous alerter sur une éventuelle méconnaissance de la réalité pulsionnelle de l'enfant.

Joyce Mac Dougall a écrit il y a quelques années un très beau *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, et D.W. Winnicott, encore précédemment, a donné quelques bonnes raisons pour une mère de haïr son enfant.

À l'heure où tout le monde s'interroge sur l'absence de limites des enfants, qui en ferait des délinquants en puissance, pouvons-nous interroger aussi cette toute-puissance dans laquelle nous nous complaisons à imaginer l'enfant et l'éducation baignant dans le vaste sentiment océanique du merveilleux ?

Et si notre travail consistait à donner au bébé la capacité de supporter les imperfections de ses parents, et dans le même temps à donner aux parents la possibilité de penser un bébé différent plutôt qu'une vaine tentative orthopédique de mise en conformité ?

Cet écart suppose la reconnaissance de l'autre comme différent de son propre désir, et nous conduit sur un autre chemin.

Le beau désordre de l'enfance

*« Je vous le dis, pour pouvoir engendrer une étoile qui danse
il faut en soi-même encore avoir quelque chaos. »*

F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*

L'époque, « normalement opératoire », est tiède, correcte et infestée de « moraline » (Nietzsche) : le pragmatisme triomphant d'aujourd'hui fait l'apologie de la réduction de la pensée face aux comportements. Gare à celui qui montrerait de trop grandes dispositions à faire peur à ses parents en conflictualisant sa relation, car nombreux seraient ceux qui liraient ici du symptôme à faire disparaître au plus vite.

Et combien sont-ils ces parents, trop conscients des exigences qui pèsent sur leur progéniture, à nous confier leur angoisse de « n'être pas la hauteur » et de lire dans le plus banal développement de leur enfant le signe de leur échec : il ne marche pas à tel âge, il mord ses copains, il fait des caprices, se réveille la nuit... ?

Méfions-nous de la volonté de produire des enfants sages et responsables. La docilité n'a jamais été gage d'une réussite éducative ; en revanche, elle a bien montré de quoi elle était issue, et quelles étaient ses conséquences pour l'épanouissement psychoaffectif de l'enfant (Miller, 1996).

Être parent, c'est accepter d'être interrogé aux limites de son fonctionnement par les attaques des enfants, accepter d'en être blessé sans être effondré, accepter de voir surgir de mauvaises pensées à leur égard. C'est également accepter que, dans les défaillances parentales aussi, l'enfant se construise.

Le monde dans lequel le bébé s'est trouvé jeté n'est pas forcément rassurant. Ces expériences lui permettent de s'armer en s'assurant de la fiabilité de ses parents.

Il y a du terrorisme intellectuel à se représenter l'enfant comme une mécanique bien huilée, policée et adaptée, qui témoignerait du merveilleux dans le renoncement pulsionnel et qui lâcherait le principe de plaisir pour s'assujettir à la réalité extérieure sans protestation. Cette vision isole le besoin d'un enfant-objet étalonné et estampillé « normal », fétiche de la réussite procréatrice et éducative de ses parents.

W. Pasini proposait, pour définir les bons enfants à venir et ceux dont on pourrait se passer : « Ce sont des enfants sur lesquels on peut projeter un désir en espérant qu'il ne s'agisse pas d'un besoin. »

Tentons une autre formule : les enfants que l'on désire nous déçoivent en se déroband, et c'est là leur chance ; ceux sur lesquels on a projeté un besoin nous font peur en risquant de ne pas y répondre.

Dans la grande fabrique imaginaire où l'on produit avec raison et mesure l'enfance d'aujourd'hui, la licence poétique se glisse comme une folie ordinaire et créative. Pourquoi en avoir peur ?

Les auteurs de cet ouvrage vont aborder ces questions, chacun selon un angle de réflexion original.

Yvonne Knibielher dresse un panorama historique, depuis les sociétés préindustrielles jusqu'à notre ultramodernité, des différentes représentations de la peur selon l'évolution des

structures familiales. Une façon de toucher à l'arbre de la connaissance...

Il fait sans doute également plus clair lorsque Patrick Ben Soussan parle ; ici, il montre la peur « fille de nature » allant s'embarquer pour naviguer sur des océans de culture. Archaïque, ancestrale, historique ou culturelle, la peur est résolument humaine et inscrite au plus profond du sujet.

Michel Lemay, dans un texte dense, fait un point critique sur nos classiques représentations du psychisme du tout-petit – en tant que période à potentialité cataclysmique dont il faudrait sortir vainqueur – en précisant la présence des projections parentales et en s'opposant à une vision univoque, rigide, des stades de développement.

Bibliographie

- Delumeau, J. 1989. *Rassurer et protéger. Le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois*, Paris, Fayard.
- McDougall, J. 1978. *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, Paris, Gallimard.
- Miller, A. 1996. *L'Avenir du drame de l'enfant doué*, Paris, PUF.
- Pasini, W. 1983. « Les bons enfants à venir », dans *Les Bons Enfants*, Paris, ESF.
- Winnicott, D.W. 1990. « La haine dans le contre-transfert » (1947), dans *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot.

Yvonne Knibiehler

Peurs de jadis, peurs de naguère

Toute espèce vivante tend à se reproduire. Dans l'espèce humaine, la reproduction n'est pas « naturelle », elle est entièrement investie par la culture ; elle est non seulement consciente, mais socialisée, symbolisée par les mythes, accompagnée par des rites, organisée par des lois. Ces précautions témoignent d'une angoisse profonde, jamais apaisée, même aujourd'hui. Les différents peuples, chacun à sa manière, expriment les mêmes peurs fondamentales : crainte de l'impuissance masculine et de la stérilité ; méfiance à l'égard de la femme, fragile et mystérieuse, qui porte et met au monde les enfants des deux sexes ; pour les femmes elles-mêmes, peur des souffrances et des périls de l'accouchement ; peur de voir naître des monstres ou des infirmes qui seront à charge, peur

Yvonne Knibiehler, historienne, professeur émérite à l'Université de Provence.

de la mortalité infantile ou, au contraire, de la famille trop nombreuse.

Comment, en Occident, nos anciens ont-ils affronté ces soucis ? Quels moyens ont-ils imaginés pour surmonter leurs appréhensions, ou pour résoudre leurs problèmes ? Quels secours ont-ils recherché ? Pour faire simple, observons trois étapes : les sociétés préindustrielles ; les sociétés « modernes » des XVIII^e et XIX^e siècles ; et nos sociétés « ultra-modernes », comme dit Pierre Legendre.

Les sociétés préindustrielles

Les cités antiques ont institué une solution péremptoire : la puissance paternelle. À Rome, le lien biologique entre un homme et un enfant paraissant trop incertain pour fonder la paternité, c'est la loi qui désigne le père en lui donnant tout pouvoir sur les enfants qu'il veut élever. Un citoyen romain devient père par sa seule volonté, il choisit ses enfants. Il peut refuser le nouveau-né que son épouse a mis au monde même s'il n'en suspecte pas l'origine, ce qui lui permet d'éliminer les enfants chétifs (ils étaient « exposés »). Il peut facilement divorcer si son mariage est stérile. Il peut adopter un garçon engendré par un autre citoyen : ce qui lui permet d'occulter l'impuissance et la stérilité ; l'adoption permet aussi de choisir un héritier qui fera honneur à la *gens* (au cas où les fils déjà nés se révéleraient indignes). Rome était une cité guerrière et conquérante ; les jeunes hommes mouraient nombreux au combat. La nécessité de repeupler les légions invitait à préférer les naissances masculines ; l'exposition permettait d'écarter les

filles en surnombre, et les mères elles-mêmes intériorisaient cette préférence. Les pères romains avaient d'ailleurs le souci de limiter l'emprise maternelle ; ils préféraient confier leurs enfants, surtout les garçons, à des nourrices plutôt que de permettre à la mère de les allaiter.

Lorsqu'il domine le monde antique, le christianisme sape les remparts qui protégeaient les Romains contre leurs peurs originelles. Non que le prestige du père diminue. Le monothéisme et surtout le dogme de l'Incarnation l'ont renforcé au contraire : quand le Dieu unique se fait père, chaque père devient image de Dieu. Mais l'Église enseignait que le Créateur tout-puissant est le seul véritable père de toute progéniture : lui seul a des droits sur elle, les parents ont surtout des devoirs, et d'abord celui de s'incliner devant la volonté divine toujours impénétrable. La stérilité doit être acceptée, avec soumission, ce n'est pas un opprobre. La vie des enfants, même infirmes, même en surnombre, doit être respectée ; en conséquence, l'exposition des nouveau-nés, le divorce, l'adoption légale entrent en désuétude. Mais si le christianisme abolit les défenses païennes, il en forge de nouvelles contre la peur. Notamment les trois vertus théologiques : la foi, l'espérance et la charité. La nouvelle doctrine met à distance le corps, l'animal ; elle valorise l'esprit, la spiritualité, comme signe distinctif de l'humain. La fécondité devient secondaire : Jésus, modèle par excellence, n'a pas eu de progéniture, et Marie, sa mère, n'a eu qu'un seul fils. La virginité, la chasteté (même entre époux) sont promues au rang de vertus suprêmes. L'âme compte bien plus que le corps et le salut éternel bien plus que le bonheur terrestre. L'accès au salut éternel requiert le secours

des sacrements. La femme enceinte se confesse avant d'accoucher ; elle est invitée à offrir à Dieu son angoisse et sa souffrance pour le rachat de ses péchés. Les douleurs entrent ainsi dans l'économie féminine du salut, et cette conviction aide la parturiente à mieux les supporter.

Le petit enfant, quant à lui, est introduit dans la communauté chrétienne par le baptême qui lui ouvre les portes du paradis. On baptise le nouveau-né très tôt : s'il vient à mourir – le cas est fréquent –, le deuil des parents croyants est moins pénible. Mais qu'advient-il du mort-né, ou de celui qui ne peut pas naître ? L'un et l'autre resteront-ils privés de baptême, au risque d'errer éternellement entre ciel et terre et de tourmenter les vivants ? Deux sortes de consolations ont été imaginées à l'âge classique. Des « sanctuaires à répit » accueillent le mort-né : au cours d'une prière ininterrompue, les proches demandaient à la Sainte Vierge de le ressusciter quelques instants, pour qu'il puisse être baptisé ; avec les yeux de la foi l'une des femmes présentes voyait bouger le petit corps que l'on s'empressait d'ondoyer. Quant aux fœtus vivants bloqués dans le ventre de leur mère, ils ont suscité une longue controverse. Si la mère était morte, le médecin pratiquait une césarienne et baptisait l'enfant. Si la mère était vivante, certains religieux insistaient pour que l'on pratique aussi la césarienne, après avoir confessé la mère, qui avait toutes les chances d'en mourir. La plupart des médecins s'y sont refusés ; ils ont appris à pratiquer le « baptême in utero ».

À côté de ces dévotions, les populations de l'âge classique connaissaient toutes sortes de pratiques propitiatoires et conjuratoires dont l'effet était surtout psychologique ; il s'agis-

sait de contenir, de masquer les craintes originelles. Je les évoque brièvement car elles sont très connues. Le mariage était déjà une intention de procréer, aussi s'accompagnait-il de rites païens destinés à assurer la fécondité du couple, comme la fameuse « rotie ». Si la grossesse tardait, la jeune femme, supposée seule responsable, visitait les sources miraculeuses et autres lieux bénéfiques ; elle multipliait les pèlerinages et les prières. Enfin enceinte, elle respectait une foule de prescriptions destinées à protéger le fœtus ; elle évitait surtout les spectacles traumatisants, qui risquaient de provoquer une fausse couche ou de faire naître un monstre ; mais elle pouvait exprimer ses « envies » qui étaient prises au sérieux et que l'on s'efforçait de satisfaire. Au moment des couches, la jeune femme s'entourait d'objets supposés faciliter la parturition : ceinture de sainte Marguerite ou rose de Jéricho. Quand l'enfant était né, il revenait au père d'aller enterrer le placenta pour éviter que les bêtes ne le mangent, ce qui aurait porté malheur. Souvent le père plantait un jeune arbre au-dessus du placenta, et il en prenait soin pour assurer une bonne croissance. Parmi les coutumes de maternage, l'une d'entre elles mérite attention : c'est l'usage du maillot qui transforme le tout-petit en un paquet rigide. Il protège du froid et facilite le transport ; mais il assure aussi une orthopédie naïve : il sert de tuteur. De même que l'on attache l'arbuste pour qu'il pousse droit, on veut diriger la croissance du petit corps mou et tendre, car une crainte ancestrale, néolithique, hantait les parents : le retour à l'animalité.

L'infanticide a duré longtemps dans les campagnes pour limiter les charges familiales. On le maquillait parfois en acci-

dent : le tout-petit s'étouffait la nuit dans le lit de ses parents ; aussi prêtres, médecins, personnes charitables, s'efforçaient-ils d'imposer le berceau. L'infanticide prenait aussi des formes rituelles : la mère portait son enfant chétif au sanctuaire d'un saint guérisseur « à la vie, à la mort », pour qu'il soit sauvé ou qu'il meure ; là, elle le soumettait à des épreuves dangereuses, comme un bain dans l'eau froide d'une source. Bien des gens se savaient trop pauvres pour élever des infirmes qui resteraient à charge ; ils avaient aussi une conscience obscure de ce que Darwin et ses émules ont rationalisé en parlant de « sélection naturelle » : seuls survivent les plus robustes.

On protège ensuite les enfants par une éducation qui agit sur l'imaginaire : *Le Petit Chaperon rouge*, *La Belle au bois dormant*, *Peau d'âne* sont des contes d'avertissement.

Le monde ancien ne s'est pas écroulé d'un coup. Dans les campagnes en Occident, bien des croyances, bien des pratiques se sont maintenues jusqu'à la Première Guerre mondiale et même jusqu'à la Seconde. Cependant, les deux siècles qui constituent la *modernité* (du milieu du XVIII^e au milieu du XX^e) ont fait surgir des peurs nouvelles, liées aux transformations sociales.

La modernité

Au temps des Lumières, l'influence de l'Église décline, la foi chrétienne évolue. L'amélioration des conditions de vie (grâce au commerce colonial, aux progrès de l'agriculture et de l'élevage, à la première mécanisation) donne aux gens le goût du bien-être. Les économistes affirment que la richesse des

